

Le Jeudi La Culture

du 5.10. au 11.10.2017



Vue de l'expo Jean Dubuffet

Courtesy Zidoum-Bossuyt Gallery © Rémi Villaggi

Le «toujours présent»

Quatre expos sinon rien

Marie-Anne Lorgé

Il est singulier le parcours plastique qui relie cette semaine Luxembourg et Dudelange. Et commence par Dubuffet, avec une expo de posture muséale.

Fils de marchands de vin – il le deviendra lui-même –, Jean Dubuffet (1901-1985), qui fut non pas l'initiateur de l'art brut mais son révélateur, est un «peintre-ogre» tant «il a sans cesse évolué»: c'est sur cette «invraisemblable rapidité à changer d'une période à l'autre» que l'exposition orchestrée par la galerie Zidoum-Bossuyt met le doigt. En 50 œuvres au total – des prêts

privés (venus de Luxembourg, France, Genève, Belgique) –, lithographies incluses et autres rares œuvres sur papier, dont *Corps de dame*, encre à scandale (1950), et des gouaches datant de 1947 lors du séjour de l'artiste dans le Sahara algérien, source d'une fébrile correspondance avec le poète et peintre Henri Michaux (lire page 26).

Ce volet épistolaire nous offre une transition avec l'expo *Feed the Meter* de Bernard Ceysson, à Windhof – autre plateforme collectionneuse – là où, s'agissant de broser l'actualité de la peinture new-

Yorkaise, Dubuffet est évoqué au milieu d'héritages divers – Cobra, Supports/Surfaces, Viallat, Chalendar –, tout comme son autre correspondant, Gaston Chaissac, dont il compare l'art «à celui des bédouïns qui jouent de la flûte en se moquant de "la" civilisation» (lire page 26).

La troisième expo qu'épingle ce circuit relève plutôt d'une correspondance de lieu, puisqu'il s'agit de la galerie Nosbaum Reding, à Luxembourg-Ville, qui, profitant du déménagement de Ceysson à Windhof, occupe désormais, en enfilade, les n° 2 et 4 de la

rue Wilhelm – Christoph Meier et Hubert Kiecol y sont à l'honneur, avec un vocabulaire formel pointu et minimal.

Plutôt qu'occuper un lieu d'exposition avec ses œuvres, Christoph Meier, Viennois né en 1980, crée un nouvel espace de rencontre. Avec le public et l'architecture du lieu, en l'occurrence fraîchement rénové, Alex Reding ayant transformé sa galerie du n° 4 en un parfait «white cube». Dont Meier perturbe les paradigmes, proposant un dispositif architectural à coups de brillants panneaux blancs

BILLET Octobre



Marie-Anne Lorgé

«On ira en haut des collines/ Regarder tout ce qu'octobre illumine»: c'est Francis Cabrel qui signe cette invitation qui sent le marron... et donne envie de se blottir. Voilà, on se met en pelote, on se ramasse, se racrapote, se recroqueville dans un fauteuil, sous les draps, au coin du feu, comme un chat ou (selon Zola) comme pour se

dérober à une arme. La faute à cette poésie qu'exhale invariablement la nature décomposée. Ou qui, se décomposant, libère des couleurs comme un jus. On ne se lasse pas du spectacle, qui tient du «chant du cygne» – une expression qui remonterait légendairement à Socrate, désignant la dernière chose remarquable réalisée

avant d'agoniser. C'est très biographique, octobre, on en profite pour parler de l'école – c'est l'époque des photos de classe, des herbiers, des combats de glands – et, donc, du clivage ou de la confusion entre le langage – les mots d'entre les maux – et l'orthographe, de l'élève dissipé que l'on a été, des fautes (d'accords, de pluriels et

d'exceptions à la règle) qui nous ont valu d'être privé(e)s de récréation. Octobre, c'est un entre-deux, fait de brumes et de soleils pâles, de silences et de vents rebelles, c'est aussi du sang d'Histoire et des pages pleines d'histoires. En tout cas, pelles et brouettes en témoignent, octobre ne badine pas avec les feuilles mortes.